Journal à plusieurs voix – La révolution cubaine

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/970>

DOI : 10.4000/bhce.970

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 219-220

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Journal à plusieurs voix – La révolution cubaine », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/970>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Journal à plusieurs voix – La révolution cubaine

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Journal à plusieurs voix – La révolution cubaine », revue *Esprit*, n° 270, février 1959, p. 276-278.

- 1 Au petit matin du 1er janvier, le général Batista leva son verre de champagne et porta un toast à la proche victoire gouvernementale qui mettrait fin à la guerre civile. Il était à Campo Colombia où il avait invité pour cet étrange réveillon les politiciens qui lui étaient restés fidèles.
- 2 Lorsque Batista parlait de victoire, il avait déjà préparé ses malles. Quelques heures plus tard il allait s'envoler, avec sa femme et l'un de ses fils, vers Ciudad Trujillo, résidence attitrée des dictateurs déchus. L'aube du premier jour de 1959 vit la prise de Santa Clara par les « colonnes guerrilleras » de Fidel Castro, qui avaient livré pendant trois jours une bataille sanglante, rue par rue et maison par maison, contre l'armée gouvernementale, dont les nouveaux armements reçus de l'Angleterre n'avaient pas réussi à remonter le moral.
- 3 Santiago tombait aux mains des « fidelistes » ; à La Havane, la Junte qui venait de recevoir le lourd héritage du dictateur n'était plus capable de dominer la grève générale. C'était la fin. Une fin que tout le monde avait prévue ces dernières semaines, depuis que les troupes de Fidel Castro réussirent à paralyser la récolte de la canne au sucre, principale richesse de l'île. Seulement la Grande-Bretagne, dont la firme Hawker Siddeley venait de signer un accord avec Batista pour créer une industrie de constructions maritimes, semblait mal renseignée sur la gravité de la situation. Les états-Unis, fort inquiets sur les capacités de Batista à assurer la tranquillité dans le pays, avaient été beaucoup plus « compréhensifs » à l'égard des insurgés de Fidel Castro. Depuis le mois de mars ils avaient décrété l'embargo des armes destinées à

Cuba. D'ailleurs les « fidelistes » jouissaient de la sympathie d'une partie de la presse et de l'opinion américaines. Le *New York Times* (5-I-1959) s'est bien ehargé de préciser que « Washington était resté pratiquement neutre dans la guerre civile cubaine. »

- 4 Ces facilités et l'aide possible parvenues dans les derniers mois de la lutte, ne sauraient ternir les mérites de Fidel Castro et de ses compagnons, débarqués sur la côte d'Orient la nuit du 2 décembre 1956, pour prendre ensuite le maquis de Sierra Maestra après les premières escarmouches avec les forces de « l'ordre ». La lutte menée par les hommes qui aujourd'hui sont au pouvoir à Cuba tient beaucoup de l'héroïsme légendaire des Bolívar, Zapata, Sandino, Prestes...
- 5 Non, l'Amérique latine n'est pas un ensemble de pays d'opérette. C'est une erreur de croire à cette fausse légende, car les hommes de là-bas ont conjugué dans leurs âmes le sentiment tragique de l'existence des Espagnols et des Indiens. On ne plaisante pas avec la mort et, si parfois elle rentre dans les jeux mêmes des enfants, c'est parce qu'elle fait partie de l'existence quotidienne.
- 6 Les hommes du « Mouvement du 26 Juillet » (nom qui vient du soulèvement, en 1953, de Bayamo et Siboney et de l'attaque de la caserne Moncada à Santiago organisée par le jeune Castro, qui avait alors 27 ans) n'ont pas fait une révolution de palais, mais une guerre de partisans, avec tout le courage, la ténacité et la sagesse qu'une telle entreprise comporte. Ils étaient peu nombreux au départ ; ils ont su recueillir, pendant ces deux années d'épreuve, l'adhésion d'une nation tout entière, qui a dit son refus à la tyrannie, à la corruption, à des mœurs policières faites de tortures et d'assassinats.
- 7 Il est encore malaisé de définir la portée politique de ce « Mouvement » qui, avec la force d'un torrent tropical, change les éléments les plus hétérogènes. Certes, il y a le « Manifeste-programme du Mouvement du 26 Juillet », mais il est assez imprécis du point de vue doctrinal et il faut aussi mesurer la distance qui sépare la vision des combattants du maquis et celle des hommes appelés à gouverner un pays qui sort d'une longue période de chaos politique. Sans doute, les hommes du « 26 Juillet » se disent les héritiers de la pensée politique de José Martí, dont le principe essentiel était « la pleine dignité de l'homme ». Ils se réclament aussi de la démocratie, dans l'esprit des traditions de Jefferson et de Lincoln, et du sentiment national : « L'idéologie de la Révolution cubaine (dit le Manifeste-programme) doit naître de la terre et de la réalité humaine de Cuba. »
- 8 On aurait tort pourtant de croire que le renversement de la situation politique à Cuba va comporter, dans un proche délai, un changement des structures. La réalité commande ; parmi les données de cette réalité, le poids des capitaux américains dans l'économie cubaine n'est pas du tout négligeable. Voici quelques investissements importants, d'après des sources d'information américaines : « American and Foreign Power Company », 221 millions de dollars ; « Moa Bay Mining Company », 75 millions ; la « Nickel Processing Corporation », 43 millions ; la « Esso Standard Oil », 30 millions ; la « Republic Steel C° », 16 millions. Tout cela sans compter la véritable mainmise sur l'industrie du sucre (à lui seul l'« American Sugar » contrôle 62 pour cent de la production).
- 9 En revanche, il y a des raisons de croire à une renaissance des libertés à Cuba. La démocratie régnant, les Cubains pourront chercher plus calmement des solutions convenables pour leur développement national, telles qu'une réforme agraire adaptée au régime des grandes plantations et une politique fiscale qui, à l'exemple du

Venezuela, servirait à affirmer l'indépendance économique sans laquelle on peut difficilement se réclamer des traditions de Martí.

- 10 Le rétablissement de la démocratie cubaine survient au moment où toute l'Amérique latine semble émerger d'une période ténébreuse de dictatures militaires. Et les nouveaux dirigeants de la République cubaine n'ont pas caché leurs intentions de contribuer à effacer pour toujours des terres américaines les dernières dictatures qui y restent. En fait, il s'agit de quelques îlots : le « bienfaiteur » Trujillo à la République Dominicaine, Somoza junior au Nicaragua, le président Duvalier à Haïti et le général Stroessner au Paraguay. Des régimes discrédités dont le contact vient d'être dénoncé comme peu convenable par le Dr Milton S. Eisenhower, lui-même.
- 11 Il semble que nous sommes au seuil d'une nouvelle époque où les pays latino-américains, en voie d'atteindre leur maturité, accorderont leur préférence aux actes plutôt qu'aux paroles. C'est bien ce que fait penser la déclaration de M. Rómulo Betancourt, président élu du Venezuela, exigeant des explications sur la passivité de l'Organisation des états Américains (OEA) devant les problèmes posés par des dictatures comme celle qui vient de s'effondrer à Cuba.
- 12 Le temps n'est pas loin où l'Amérique latine ne sera plus « l'arrière-cour » d'autrui.